

Les mémoires plurielles de Léopold III

Lorsque le profane s'interroge sur la politique belge d'après-guerre, il plonge en apnée dans les méandres de l'histoire. Et c'est alors qu'immanquablement, il discerne, entourée de silences gênés ou de confidences chuchotées, une zone d'ombre. La plupart des mémorialistes la contourne avec embarras, comme si l'histoire était hantée par le néant. C'est la saison froide de la Belgique. Elle est lugubre : c'est la Question Royale.



Bruno Colmant, Docteur en Sciences de Gestion (Ecole de Commerce Solvay-ULB)*
bcolmant@hotmail.com

Mais la génération de ceux qui sont nés sous Baudouin peut-elle sereinement s'imprégner de ce drame et de son principal acteur, Léopold III ? Car, on le sait, frôler cette question revient à esquisser les interdits. En parler rappelle la guerre, ses égarements et des malédictions collectives.

68 ans plus tard, la blessure du lien charnel d'un peuple avec son souverain n'est-elle donc pas cicatrisée ? Et puis, après tout, qu'est-ce que cette Question Royale : un leurre, un tranquille naufrage ou bien un véritable supplice que seul le temps va effriter ? Mais alors, est-il utile d'en soulever les voiles ?

Justement, c'est sans doute la génération née après l'abdication de Léopold III, celle des petits-enfants, qui peut posément effleurer les tourments de la Question Royale. Elle est détachée du dilemme d'avoir dû, le dimanche 12 mars 1950, voter pour ou contre le retour au pays du chef de l'Etat.



Elle est même, peut-être, la seule habilitée à lire les attendus du drame sans dresser le prononcé de l'histoire, faute de l'avoir vécue. Cette génération connut plus tard, en 1983, le décès d'un homme, pas celui d'un souverain, qui s'était effacé. La génération des quadragénaires fut libérée du deuil d'un règne.

Pourtant, le problème de la vie de Léopold III, c'est qu'on ne peut la découvrir qu'à reculons dynastique, en partant du présent connu vers le passé oublié. Et c'est là qu'on

découvre que la recherche est abyssale. On doit, bien sûr, s'intéresser à la séquence des actes : c'est d'ailleurs le travail de l'historien. Mais le ressenti contemporain demande d'aller plus loin : il exige de conjuguer ces actes avec l'empreinte des émotions. Or le quadragénaire ne les a pas éprouvées, ces émotions. Faute de les avoir vécues, il doit les reconstituer, voire les contredire.

Et c'est alors que le chercheur ressent le drame de la vie de Léopold III, sans doute plus limpide que dans ses biographies. L'appel de ce Roi est sourd et plaintif. Un peu comme ces cornes de brume, dont les appels viennent d'on ne sait où, pour conjurer des menaces inconnues. C'est la désolation d'un peuple, meurtri par ses silences et ses résignations. C'est aussi, probablement, une infinie solitude, empreinte de choses incomprises, celle d'un homme qui dut dire non à son peuple, alors que ce dernier venait, du bout des lèvres et dans la controverse, d'accepter son retour.

■ Crayon à la main

Très jeune, Léopold III parcourt le monde, le crayon à la main et

*Cet article reflète exclusivement la perspective personnelle de l'auteur. Il n'entraîne aucunement le point de vue/la responsabilité des institutions privées et publiques auxquelles il collabore.



“ Le ressenti contemporain demande d’aller plus loin que le travail d’historien, il exige de conjuguer ces actes avec l’empreinte des émotions ”

© Photoreviews

l’appareil photo en bandoulière. Il monte sur le trône à la mort accidentelle de son père, en 1934, alors que les bruits de bottes se précisent. Un an plus tard, il perd une épouse adulée dans un accident de voiture.

Et le fracas de la Seconde Guerre mondiale arrive, avec son prélude d’incertitudes, d’avenirs résignés et d’espoirs déçus. Les événements se précipitent sur une échelle gigantesque. C’est la capitulation avec l’Allemagne, décidée de manière solitaire sans concertation avec son gouvernement. En 1940, convaincu de devoir demeurer auprès de ses soldats, Léopold III reste au pays, malgré les supplications de son gouvernement de l’accompagner à Londres¹.

Pour ses ministres, le Roi empêche la résistance gouvernementale et se désolidarise de la représentation populaire. Pour le Roi, par contre, le devoir instruit de rester au sein de son peuple envahi et de son armée défaite. D’ailleurs, contrairement à Pétain, il ne sera jamais accusé de collaboration. Sa rencontre avec Hitler à Berchtesgaden ne fut pas le Montoire du chef du Gouvernement de Vichy. Il s’ensuit quatre années de captivité,

en Belgique, ponctuées d’approches avortées, d’orgueils blessés, d’ambiguïtés et d’un remariage. Le Roi est déchiré entre un passé disparu, une impuissance à régner, des rancœurs politiques et un refus d’accepter un gouvernement en exil.

L’homme devient fragile et influençable. Il ne prend pas la dimension historique de son emprisonnement, car, cette guerre mondiale, c’est pour Léopold III, la fin du XIX^{ème} siècle. Cet ancien siècle a vécu en suspens pendant 40 ans. Pendant ses quatre premières décennies, tant de certitudes se sont écroulées devant l’épouvante larvée du nazisme et les frayeurs du bolchévisme, temporairement unis dans le pacte germano-soviétique. Et puis, 22 ans plus tôt, dans la boue des tranchées, les hurlements terrorisés du Chemin des Dames, puis, plus tard, en recueillement devant les monuments aux morts, n’avait-on pas juré « plus jamais ça » ?

Léopold ne comprend pas qu’il ne règne plus dans son Royaume. Son destin s’échoue sur les brisées de la guerre mécanique. Il devient un Roi de Belgique alors que son père était le Roi des Belges. Prisonnier de l’Allemagne dans son propre pays, il

l’est aussi des fondements constitutionnels de son rôle. De la monarchie parlementaire, Léopold III retient d’abord la monarchie. Monarque constitutionnel, il voit la Constitution fragilisée par l’occupation. Il souffoque entre un père admiré et une guerre qui l’a pétrifié. Et c’est sans doute cela, l’esquisse de ce Roi : celle d’un homme prisonnier, de lui-même d’abord, qui s’est cru, à tort, parfois libéré de son rôle public.

À la Libération, les Allemands l’emmènent dans leur retraite. Il écrit un testament politique, demandant une réparation morale. Elle ne lui sera jamais accordée. Le texte est écarté et la rupture est consommée. L’histoire condamne le Roi au silence et le pays est mis en suspension dans la régence. Finalement, Léopold III revient au pays, en juillet 1950, dans un climat troublé. Après six ans d’exil en Suisse et une manifestation qui perdra des vies, il cède définitivement le trône à son fils Baudouin en 1951.

¹ Cette décision fut largement débattue pendant et après la guerre. Pour certains, Léopold III commit à la fois une faute politique, car cette position était contraire à la lettre et à l’esprit de la Constitution, mais aussi une erreur de jugement face à l’ampleur du totalitarisme. D’autres apprécièrent différemment sa décision. Il ne nous appartient aucunement d’exprimer un jugement dans cette matière.

A un moment, a-t-il pu croire que sa relégation ressemblerait aux destins d'un De Gaulle ou de Churchill, qui, malgré qu'ils fussent les artisans de la victoire, furent chassés du pouvoir par des peuples ingrats et épuisés des souffrances que ces deux hommes rappelaient.

Mais il y avait une différence : Léopold III avait annoncé, en 1936, la politique de neutralité de la Belgique, jusque-là alliée de la France et de la Grande-Bretagne. Il était aussi à contretemps. Il était resté au pays pendant la guerre et parti prisonnier à son achèvement. Or, il fallait des hommes nouveaux, dépouillés de l'ambiguïté des circonstances et du changement d'époque.



© Fonds Léopold II pour l'Exploration et la Conservation de la Nature / Racine

Sa vie ressembla plutôt à celle d'Edouard Daladier, le Président du Conseil français qui signa à la fois les accords de Munich de 1938 et la déclaration de guerre avec l'Allemagne. Daladier fut, comme Léopold III, un témoin clandestin et solitaire de l'après-guerre.

■ Secrets partagés

Après les drames, Léopold III reprit son Leica pour cliquer un monde dont il n'était plus un des souverains. Ses images reflètent toujours la même

insouciance délavée et un morne sourire. Son regard reste vaguement inquiet, mais ses yeux pâles ne regardent rien. Son attention semble toujours s'abîmer dans le lointain.

Pourtant, comme un arrêt sur image, il restera une interrogation stupéfiée. L'homme était né dans d'autres époques. Il n'acheva pas la transition vers les temps modernes. Le destin le figea dans une claustration, qu'on imagine insondable. Sa mélancolie fatiguée ne lui aura pas apporté de rémission. Léopold III aura dû, par sa réclusion, cicatrifier une plaie. Sa peine d'exclusion, le bannissement intérieur, fut sans terme et sans aboutissement. Il la subit avec dignité et résignation. Seule la retraite d'Argenteuil lui aura servi de sanctuaire.

même, peut-être, la vie la plus malheureuse, celle de l'homme qui, à chaque instant, interroge le moment passé. Léopold III, c'est un règne en apesanteur. La Question Royale signala la fin de l'insouciance. A la réflexion, l'abdication de Léopold III fut plus désespérée et triste que tragique. En 1950, le régime sut ce qu'il ne serait plus.

Lorsqu'il décède, dans la nuit du 25 au 26 novembre 1983, la déclaration gouvernementale retient sa haute conception des fonctions royales démontrée au-delà des vicissitudes de l'histoire. Son fils Baudouin fut souvent considéré comme un homme effacé. Accablé par le destin de son père, il était sans doute condamné à rester prudent. Au

“ Après les drames, Léopold III reprit son Leica pour cliquer un monde dont il n'était plus un des souverains ”

La vie d'un homme est le récit qu'il choisit de s'en faire. Dans un texte publié de manière posthume en 2001, intitulé « Pour l'histoire », le Roi donne sa vérité. Il signe à nouveau son testament politique de 1944, transformé en témoignage historique. Un demi-siècle après la consultation populaire, il décide de se soumettre, à nouveau, au jugement de l'histoire. Certains ont vu dans cette démarche un flegme résolu, d'autres un aveuglement tenace. La paix entre le peuple et ce Roi n'aura donc jamais été signée. D'ailleurs, sa paix intérieure, Léopold III ne l'aura sans doute pas trouvée.

L'histoire de ce Roi est intimidante, car sans issue. Léopold III, c'est l'homme qui posa des actes incompris dans un environnement hostile. On ressent, dans sa vie, des valeurs linéaires qui s'intégrèrent mal dans les sinuosités des peuples. Y avait-il une douleur préalable aux drames ? C'est difficile à dire, car c'est le règne le plus court de l'histoire de la dynastie. C'est,

reste, son début de règne fut contrarié par la fragilité du lien dynastique et la temporalité du régime. Il le maîtrisa pourtant avec une grande sagesse. Il gagna la confiance sans réserve du pays en conduisant, avec souplesse et grandeur, le pays au travers de la décolonisation et du fédéralisme vers l'unification européenne.

Le sixième Roi, Albert II, est détaché de cette histoire. Son nom de règne reprend une séquence interrompue en février 1934, lorsque son grand-père Albert I^{er}, le Roi-Chevalier, décéda accidentellement à Marche-les-Dames. Juin 1934, c'est le mois de naissance d'Albert II. C'est pour cela que sa prestation de serment, le 9 août 1993, fut décisive. Léopold III avait mis le régime au vote. L'accession au trône de son second fils confirma définitivement l'apaisement avec la succession monarchique.

Pb